# L'AMI DU CLERGÉ

## REVUE

DE TOUTES LES QUESTIONS ECCLESIASTIQUES

CINQUANTE-TROISIÈME ANNÉE (6e Série)

# L'AMI DU CLERGÉ

## REVUE

### DE TOUTES LES QUESTIONS ECCLÉSIASTIQUES

DOGME — MORALE — LITURGIE — DROIT CANON — ÉCRITURE SAINTE
PATROLOGIE — HISTOIRE SACRÉE

TOME CINQUANTE-TROISIÈME

(Janvier à Décembre 1936)

LANGRES

Imprimerie de l'*AMI DU CLERGÉ*, 4, rue Claude-Gillot

MCMXXXVI

53e ANNÉE (6e SÉRIE) N° 1 9521 2 JANVIER 1936

205
A51ba
v.53

# L'AMI DU CLERGÉ

*Paraît à Langres tous les Jeudis*

**Mgr F. PERRIOT**
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
FONDATEUR

**Mgr A. ROZIER**
Prélat de la Maison de Sa Sainteté
Docteur en Théologie, Chanoine titulaire de Langres
DIRECTEUR

## Une histoire pour commencer l'année 1936

Elle n'est pas d'hier, cette histoire, car je l'ai lue il y aura bientôt un demi-siècle, mais je viens de la relire dans *Le Curé d'Ars* du chanoine Trochu :

« J'ai reçu deux lettres aujourd'hui, racontait le saint Curé dans un de ses catéchismes. Dans l'une on dit que je suis un saint, dans l'autre que je ne suis qu'un charlatan. La première ne m'a rien ajouté, la seconde ne m'a rien ôté. »

Lequel d'entre nous, un jour ou l'autre, n'a pas fait l'expérience de cette contradiction des jugements humains ? Mais la parole du Seigneur au prophète est là pour remettre tout en place : *Homo videt ea quæ parent, Dominus autem intuetur cor.*

C'est pour qu'Il puisse, durant l'année 1936, regarder avec complaisance les cœurs de tous les abonnés de l'*Ami*, de tous mes collaborateurs, de tous ceux pour qui ou avec qui je travaille et qui à cause de cela d'abord me sont si chers, — qu'en ma première messe de Noël j'ai demandé au Souverain Prêtre, infiniment généreux pour ses prêtres, de nous départir chaque jour, pour diriger et soutenir tout notre apostolat au fur et à mesure des besoins, sa Lumière et son Amour. *Fiat ! Fiat !*

A. Rozier.

*28 décembre 1935.*

## Causerie de l'AMI sur les " Revues"

SOMMAIRE

I. Un livre d'Alexis Carrel. — Application à notre temps. — Le cas de Lamartine. Son histoire religieuse. — Conflit entre le besoin de Dieu, dans une grande âme et les courants du siècle. — II. Ce que c'est que le romantisme. — Eléments qui y entrent. — Influences subies par Lamartine ; sa mère. — III. Le collège de Belley. — Les prêtres douteux qui ont entouré Lamartine. — Les fréquentations mondaines. — IV. Le tentateur : Dargaud ; sa mauvaise influence sur le poète. — La mort chrétienne de Lamartine. — Le « chemin de traverse » qui va au ciel. — V. Pie XI et les Missions. — Exposé de Mgr Lavarenne sur ce grand sujet. — Développement de l'idée missionnaire, — efforts pour la soustraire aux contingences de la politique, — développement des clergés indigènes.

### I

Dans un livre courageux, intitulé : *L'homme, cet inconnu* [1], et destiné, semble-t-il, à un grand retentissement, le célèbre chirurgien Alexis Carrel, un Lyonnais, comme on sait, attaché à l'Institut Rockfeller à New-York, vient de dénoncer, avec toute l'autorité qui s'attache à son nom, et en se plaçant exclusivement au point de vue scientifique, c'est-à-dire en partant de l'observation clinique et médicale, l'erreur formidable de la civilisation moderne, uniquement tournée vers la matière et coupable du plus aveugle abandon envers les valeurs spirituelles, les seules vraies parce que les seules durables et à la mesure de notre être immortel. Ses conclusions rejoignent toutes les nôtres. S'il ne proclame pas en propres termes qu'il faut revenir à Jésus Christ, non seulement pour sauver les âmes, mais même pour sauver le corps, la santé, l'équilibre mental, l'intelligence même de l'homme, cette pensée ressort avec force de tout ce qu'il dit, de toutes les preuves qu'il apporte, de toutes les constatations qu'il fait. Et c'est un spectacle réconfortant de voir cet homme de science répudier, au nom de la science même, la prétendue opposition que tant d'autres ont voulu établir entre la science et la religion.

On peut dire que son livre est une clé à l'aide de laquelle il faudra désormais essayer d'ouvrir les portes de l'histoire moderne et contemporaine. Toute cette histoire est celle d'une décadence. L'air

[1] In-12 de VIII-400 p., 18 f. ; Paris, Plon.

même que nous respirons est empoisonné de préjugés, depuis la Renaissance ; les plus clairs génies en ont subi trop souvent la malfaisance. Ceux qui auraient pu être si grands, l'histoire les a vus descendre. Songez par exemple aux splendides débuts de Lamartine, de Victor Hugo de Musset ! Songez à tant de jeunes gens que nous avons connus, dans nos collèges, vaillants, ardents et purs, pieux comme des anges et droits comme des chevaliers, et que le siècle a desséchés, détournés, corrompus ! Songez à tant de jeunes filles, qui semblaient promises aux plus hautes envolées mystiques et que le monde a reprises dans ses filets, pour les river à la poussière et parfois à la boue !

Justement la vigoureuse et intéressante revue *Christus,* que nous avons signalée plusieurs fois comme une excellente revue pour les personnes du monde, instruites et amies de la lecture et de réflexion, a donné, sous la signature de Joseph Angot, dans les n$^{os}$ du 20 mai, 20 juin, 20 juillet, 20 octobre et 20 novembre, une très belle étude sur *La vieillesse désespérée de Lamartine et les causes du désespoir romantique.*

Il est bien clair que Lamartine n'est pris ici qu'à titre d'exemple plus mémorable et, pour ainsi dire, plus triste que les autres. D'un mot, la cause du désespoir romantique, c'est la grande nostalgie de l'Infini, qui nous vient de l'Evangile et dont le monde, grâce à Dieu, ne pourra plus jamais se défaire, mise, dans un trop grand nombre de cœurs, en opposition avec les joies de la terre ; c'est le regret du ciel perdu et l'impuissance à l'oublier même dans les ivresses d'ici-bas.

Barrès, cité par M. Angot, avait fort bien senti l'intérêt passionnant du cas de Lamartine :

« Le cœur de Lamartine, a-t-il écrit, de Lamartine vieillissant, sexagénaire, septuagénaire, quasi-octogénaire : quel objet de curiosité ! .. Un cœur qui voulut abdiquer, mais toujours un cœur royal !... Quel beau mystère ! Un cygne au plumage éblouissant, pareil à un sentiment pur, nageait dans un beau lac ; *on* l'a chassé, obligé de marcher dans les terres boueuses où il boite, se souille, s'épuise. Que d'autres rient ou le plaignent ! Nous songeons aux passions tristes et grandes qu'éprouve ce vieux musicien taciturne. Sa puissance de jouir, de souffrir, de s'émouvoir, n'a pas diminué et les plus sombres expériences de la vie viennent ajouter leurs accents à la suavité naturelle de sa grande âme chantante. Seulement, les mélodies qui se forment en lui y retombent silencieusement pour l'empoisonner. Tâchons de les surprendre. Cherchons à pénétrer le secret de cette abdication du poète. Comment celui qui possédait au plus haut degré l'élan intérieur, la faculté de laisser parler *la part involontaire de l'âme* et *les régions que nous ne dominons pas,* s'absorbe-t-il dans des tâches qui ne sont pas d'éternité ? Lui, qui éprouvait le besoin de répandre au dehors l'idée du divin vivante en lui, pourquoi se tait-il, maintenant qu'au prix de son bonheur il a écarté tous les voiles ?... Comment un si clair génie, tout ailé, tout lumière, est-il devenu un astre noir ?... »

Malheureusement Barrès, après avoir fort bien posé le problème et pressenti la solution, n'a pas été jusqu'au bout de sa pensée ou de ses intuitions. Il était lui-même à la poursuite de son âme ; lui aussi, il avait perdu la claire vision des vérités évangéliques dont la privation a pesé si lourdement sur la marche de la civilisation contemporaine ; il avançait dans les ténèbres, en cherchant laborieusement la lumière. Plus heureux que lui, Jean des Cogniets a, dans son livre sur *La Vie intérieure de Lamartine* (1913), levé hardiment le voile et il a conclu en ces termes : « J'ai cru voir avec évidence que la question religieuse l'avait absorbé, torturé, enthousiasmé toute sa vie. »

Et c'était bien là en effet la suprême explication. C'est là le drame de toute notre civilisation moderne, avec son immense hôpital d'âmes, au-dessus duquel on lit ces mots : *Le Doute et ses victimes.*

Tout le monde connaît les faits. Lamartine, après 1848, est ruiné, vaincu, déçu. Il est poursuivi par ses créanciers, criblé de dettes, guetté par la faillite. Il s'obstine contre le sort, il ne veut pas s'humilier et changer son train de vie. Il se lance en de vaines et folles spéculations ; il se fait marchand de vins, et, ce qui est plus grave, marchand de prose et marchand de ses propres livres. Il vend sa pensée avant qu'elle soit mûre, il la détaille en feuilletons, la délaie en cinquante volumes, met sa gloire en loterie et son génie en souscription, se condamnant à un travail de galérien, acharné, désespéré, jusqu'à ce que la fatigue le couche sur son lit de mort.

Comment s'est-il ruiné ? N'allez pas croire que toutes ses dépenses aient été pour un luxe égoïste et orgueilleux. Il a été bon, il a été large ; il a mis sa gloire, trop largement même et avec un peu d'ostentation, dans l'aumône :

« Il a toujours donné à profusion : cinq cents, mille francs sont pour lui des aumônes ordinaires. Le louis d'or est son obole. Il a élevé, à ses frais, au Lycée de Mâcon, jusqu'à dix enfants à la fois. Il comblait ses amis de cadeaux et était pour tous un prêteur attitré... La plupart des curés des environs sont appointés par lui. Il fournit tous les hivers le bois aux indigents de Mâcon. Chaque succession qu'il a recueillie n'a servi en fin de compte qu'à l'obérer... Jamais il ne part pour la promenade sans remplir ses poches d'argent. Il le laisse au chevet des malades, il en bourre les sabots des petits pâtres posés sur le bord du chemin. Le dimanche matin, son jour de réception, il dispose des rouleaux d'or sur sa cheminée, et quand ils sont distribués, il puise à même dans sa caisse. »

Voilà certes une manière de se ruiner qui n'a rien de déshonorant. Aussi tout y a passé, la dot de sa femme, les 2 ou 3 millions recueillis en héritage, les 5 ou 6 millions au moins qu'il gagna par ses travaux littéraires.

Mais ce n'est pas là le plus gros de ses tourments, encore que le souci d'argent ait rongé sa vieillesse. Il a dit de lui-même : « J'avais le génie des masses ! » Il avait faim et soif de popularité. Il y

avait en cela une part d'esprit apostolique : il se croyait fait pour conduire les peuples et il ne voulait les conduire que vers la vérité. Mais cette vérité même, il ne sait pas trop bien où elle se trouve. Du reste, il n'a pas eu le temps de se demander ce qu'il ferait du peuple, quand il l'aurait conquis. Il fut l'idole de la foule, mais une idole d'un jour, et il s'en retourna dans sa demeure, meurtri et aigri. Il a avoué une fois : « Je suis comme les chiens qui se cachent pour mourir ! » Par ailleurs, il porte le deuil de bien des amitiés chères et de bien des amours fidèles : sa mère, son ami Aymon de Virieu, son père, Elvire, la petite Julia. Ceux qui l'entourent désormais ne lui apportent pas une amitié pure de tout alliage, et il le sent. Dargaud est un parasite, qui vit à ses dépens ; Quinet, Michelet, Lacretelle, Pelletan, Béranger sont pris par la politique et étalent trop de sectarisme pour que Lamartine trouve en eux l'affection sereine et réconfortante dont son âme aurait besoin.

Résumez tout cela : ruine financière, déceptions politiques, perte des amis les plus chers, solitude d'âme toujours croissante. Mais cela n'est pas pour lui le plus affreux. *Son cœur est vide*. Et ce cœur était fait pour Dieu ! Il est de la race de Rousseau, de Chateaubriand. Il meurt de leur mal : le besoin de « Confessions publiques, » la honte intime des fautes ou des infidélités qu'obscurément ils se reprochent envers le grand idéal apporté par Jésus-Christ au monde. On comprend dès lors ce mot d'un billet de lui à Dargaud, le 15 septembre 1859 : « Il ne faut pas mourir masqué d'une fausse félicité ; je meurs de chagrin : voilà la vérité. » De quel chagrin ? De celui qui lui venait des dernières profondeurs de son âme : « Là fut, écrit M. Angot, le mal incurable de sa vie : d'errer en aveugle à la poursuite d'un besoin de croire et de prier. »

## II

En vérité, il a été la victime de son siècle. Le XVIII[e] siècle, incrédule et sensuel, avait tourné en ridicule la religion du Christ et tenté de la perdre, de la tuer, par le rire. Puis voyant qu'elle ne mourait pas assez vite, il s'était mis en rage, au temps de la Révolution, et contre elle avait dressé ses échafauds. Le *rousseauisme,* qui eut les allures d'une véritable religion, n'était que le réflexe d'un siècle perdu de vices, dans lequel la foi chrétienne s'obstinait à ne pas mourir. Après la Révolution, ce fut un disciple de Rousseau qui rétablit le culte : Napoléon. Ce fut un disciple de Rousseau qui chanta les beautés poétiques du christianisme : Chateaubriand.

C'étaient, pour ainsi parler, des âmes veuves de l'Infini. Ils portaient cette soif d'illimité que le christianisme a jetée dans les âmes, soit dans les imaginations insensées de la politique, soit dans les rêves impossibles du romantisme littéraire. Il y a parenté intime entre les ambitions démesurées de l'Empereur, par certains côtés pourtant si positif, si précis, si pondéré, et la neurasthénie de *René*. Lamartine est bien de la famille. « C'est un joueur, a noté Barrès, il adore le risque ; toute sa vie, il fut sourd aux conseils de la sagesse... Il ne veut pas être sauvé... Il s'est enivré des amertumes de l'impopularité... Il aimait sa détresse ; il la préférait à une vie médiocre, qui l'eût soustrait à tout souci ; il y trouvait les émotions du risque. »

N'a-t-il pas écrit lui-même à Dargaud : « Sans dettes, ne m'ennuierais-je pas ? » C'est que le grand mal du temps fut l'ennui. Analysez cela. Il faut se distraire à tout prix, et on ne le peut que par de grands coups de jeu. Tout ce qui est banal aggrave l'ennui. On a dit de Renan : « Cathédrale désaffectée. » Cette définition convient beaucoup mieux à Lamartine : son âme est une cathédrale où le tabernacle n'est plus le centre d'adoration, parce que Lamartine ne croit plus qu'à un Dieu immense et vaporeux, comme celui du Vicaire savoyard. Ce Dieu ne remplit pas son cœur. Alors il s'est pris lui-même pour idole ; il se complaît dans la pensée qu'il est un génie méconnu, dont son siècle n'était pas digne. Comme l'a dit Jean des Cogniets : « Prométhée préfère un vautour à l'ennui... Au milieu de la fête insolente de l'Empire, il jette sa grande ombre et, nouvel Homère, il s'assied en mendiant à la porte du banquet. »

Les romantiques, nés pour l'adoration, en étaient venus, dans le vide de Dieu, à adorer leurs propres émotions. Par suite, ils adoraient aussi ce qui les leur donnait. La démocratie de Rousseau n'avait pas eu d'autre source. « En présence de tout grand phénomène, Lamartine reçoit une émotion et répond par un acte d'adoration. Le peuple lui a donné un ébranlement, il y répond par un hymne et se fait spontanément le prophète sonore des foules. » Mais ce prophète est de ceux qui suivent leurs troupes, non de ceux qui les guident. Il est esclave encore plus que magistrat. Et n'est-ce pas le sort de tous les démocrates affamés de popularité ? Barrès a noté aussi cela : « Lamartine attendait de la Démocratie un plaisir sublime, la joie de se faire porter sur un élément qui pouvait l'engloutir... Plaisir du risque... plaisir du joueur... En vain Dargaud l'avertissait : « Songez que vous avez trop aimé le luxe, les chevaux, le jeu ; craignez de trop aimer la Démocratie. » Un Lamartine ne se laisse pas arrêter par un appel à la mesure. *Son génie même est fait d'abus de sentiment*. »

Et ils ont tous été comme lui, ses frères, les romantiques, avec leur grand-aumônier : Lamennais.

N'entrons pas dans la querelle pendante autour de la définition du romantisme. Il y a dans Lamartine des parties qui échappent à la définition courante Et cependant, il est bien de son temps. Le classicisme, c'est l'ordre et la discipline ; le romantisme, c'est l'individualisme sans frein. Cette définition n'est pas d'ordre littéraire, mais

d'ordre philosophique. Il y avait quelque chose de désaxé dans les romantiques :

« Les encyclopédistes avaient déchaîné une tempête d'esprit critique. Dans le désarroi moral et le naufrage de l'esprit de tradition, Rousseau propose de ne plus reconnaître qu'un maître et qu'un guide : la conscience individuelle. La sensibilité de chacun, la spontanéité pure fut érigée en juge suprême et de l'ordre moral et de l'ordre social. Le classicisme avait été une discipline basée sur ce qu'il y a de plus impersonnel et d'éternel dans la nature humaine ; le romantisme renversa la hiérarchie « raisonnable » des facultés et subordonna tout à la sensibilité. »

Voilà ce que dit M. Angot, et c'est juste. Mais on peut analyser la chose à un autre point de vue. Si l'on admet que la faculté dirigeante en nous est le *cœur*, c'est-à-dire la faculté profonde de don de soi, de dévouement, de charité, d'amour en un mot ; si l'on admet en outre que cette faculté est faite pour Dieu, que Dieu seul est à sa taille, que rien ne peut la satisfaire en dehors de Dieu, en sorte qu'elle est « sans repos », selon le mot d'Augustin, « jusqu'à ce qu'elle se repose en Dieu », il doit s'ensuivre qu'un cœur désaffecté de Dieu, se prend lui-même pour règle unique et ne peut pas faire autrement.

La faute des romantiques n'est donc pas d'avoir remis la direction de leur génie ou de leur existence même à la « sensibilité », mais d'avoir privé leur cœur du seul objet capable de le remplir, et de s'être trouvés de la sorte sans guides, égarés dans la forêt dont parle Dante au début de la *Divine Comédie*. Jésus a dit : « Où est votre trésor, là est votre cœur ! » Ce qui veut dire : c'est le cœur qui dresse l'échelle des valeurs ; vous mesurez votre trésor, selon l'élan de votre amour. Mais cela n'est pas pure sensibilité. A la base du choix de notre cœur se trouvent les grandes intuitions, les grandes traditions, les puissants raisonnements par lesquels notre âme est portée vers sa fin suprême qui est Dieu. Supprimez Dieu pour le cœur humain : vous supprimez le pôle magnétique pour la boussole ; l'aiguille est affolée et tourne en tout sens. De là cette impression d'anarchie, d'incohérence, d'affolement, d'aveuglement que donne le monde moderne.

Seulement, on peut perdre Dieu sans être romantique pour cela. Le romantisme est une nostalgie, un conflit intime, un besoin de Dieu mal défini, confusément mais profondément senti, sous forme d'une poussée vers un Illimité de convention.

Les romantiques ont besoin d'adorer, avons-nous dit. Mais ils n'adorent plus l'unique Adorable, ils portent leur encens aux idoles. De là un contraste choquant entre la grandiloquence religieuse de leur langage et les bassesses de leur conduite privée. Ne parlons pas de Rousseau leur père à tous, mais un père indigne et qui ne les vaut pas. Voyez Chateaubriand. C'est un apologiste. Etait-il possible que la foi chrétienne fût restaurée par un tel « apôtre » ? Frédéric Masson, parlant de son épouse légitime, a écrit ces lignes sévères :

« Elle seule sait ce que vaut ce grand homme, parce qu'elle seule sait ce qu'il lui coûte. J'imagine qu'elle dut avoir tôt une figure de vieille avec des lèvres minces dont les coins se relevaient d'ironie, et des yeux gris perçant en vrille et crevant les ballons des menteries du Monsieur. Elle savait en même temps quel étonnant et prodigieux littérateur et quel méprisable humain elle avait épousé et j'imagine qu'elle en souriait s'étant donné charge et mission d'assurer son salut éternel. Il fallait assurément qu'elle eût trouvé une telle raison pour tolérer, outre ces infidélités qui le jetaient en proie à la première intrigante venue, cette prostitution clandestine de son illustre nom à tous ceux qui voulaient l'acheter, si bien que, ne trouvant plus personne à qui se vendre, il vola de sa propre tombe les pages qu'il prétendait y avoir enfermées. »

Lamartine n'est pas tombé aussi bas. Il fut toujours plus profondément religieux que Chateaubriand, et cela, parce qu'au fond il était moins orgueilleux. La vie de Lamartine, considérée de près, apparaît « obsédée du divin ». Ce fut un « voyant, un adorant », dans toute la force du terme Victor de Laprade a dit de lui : « Le fond de son génie, c'est l'idée de Dieu. » Plus affirmatif encore, le secrétaire du poète, Ch. Alexandre, va jusqu'à dire : « Je l'ai appelé moi même un nouveau David. Seule sa main a soulevé la harpe colossale du prophète. Lui a été prophète, poète et roi. Les prophéties se sont accomplies, il a été un roi populaire et le poète des psaumes et des cantiques modernes de l'espérance, de la foi et de l'adoration qu'on pourrait chanter dans les églises, si les psaumes de David n'existaient plus. »

C'est peut-être un peu excessif. Et cela ne peut vouloir dire qu'une chose : que Lamartine, au lieu de se tenir sur les hauteurs de la vérité religieuse pour y élever les âmes, était descendu au niveau de la religiosité de ses contemporains, sans s'apercevoir qu'il réduisait la religion chrétienne à une vague sentimentalité, à une musique verbale, à des impressions flottantes et sans rapport avec l'austère vertu réclamée par le Christ. Il avait, on a pu le dire, « la religion des cloches ». Il ne serait sans doute pas injuste de lui appliquer le mot sévère de Veuillot sur Chateaubriand : « Il avait la *sensation* chrétienne, il n'avait pas le *sens* chrétien. » N'oublions pas que le sentiment pur est au *cœur*, au sens où Jésus l'entendait, ce que la dialectique pure est à l'intuition profonde. De même que les luthériens du XVIe siècle se glorifiaient de posséder l'Evangile alors qu'ils n'avaient plus que l'Evangile révisé par Luther, de même Lamartine et les romantiques qui lui ressemblent ne savaient plus lire que l'Evangile révisé par Rousseau.

Une étude de son évolution religieuse va nous faire comprendre cela. Nous verrons là un exemple frappant de ce qui a dû se reproduire alors des milliers et des milliers de fois : la dégradation sentimentale du christianisme vrai sous l'influence empoisonnée du « penseur genevois ».

De tout temps, l'enfant a reçu de sa mère les premières impressions et les premières leçons

religieuses. Nous connaissons la mère de Lamartine par le *Manuscrit de ma Mère* découpé dans le « Journal intime » du poète et publié après sa mort, selon ses intentions formelles.

« Madame de Lamartine porta en elle les qualités et les tares exquises du XVIIIe siècle, écrit M. Angot. Elevée au Palais Royal ou à St-Cloud, dans l'intimité des petits élèves de Mme de Genlis, elle passa la plus grande partie de sa jeunesse dans le monde frivole et lettré de la famille d'Orléans. Son père, M. des Roys, intendant-général des finances du Duc, et sa mère, sous-gouvernante des enfants, vivaient en société continue avec d'Alembert, Laclos, Mme de Genlis, Buffon, Florian, l'historien anglais Gibbon, Grimm, Morellet, Necker, les hommes d'Etat, les gens de lettres et les philosophes du temps, Jean-Jacques surtout, « le plus immortel d'entre eux. »

« Ma mère, écrit Lamartine, quoique très pieuse et attachée au dogme catholique, avait conservé une tendre admiration pour ce grand homme, sans doute parce qu'il avait plus qu'un génie, parce qu'il avait une âme. Elle n'était pas de la religion de son génie, mais elle était de la religion de son cœur. »

Elle-même elle a conté, dans son *Manuscrit,* qu'un certain jour, le 31 janvier 1813, elle monta dans la chambre d'Alphonse, pour visiter ses livres ; Alphonse, né en 1790, avait alors 23 ans: « J'y ai trouvé, dit-elle, l'*Emile* de J. J. Rousseau ; je me suis laissée aller à en lire plusieurs passages ; je ne me le reproche pas, car ils étaient magnifiques et ils m'ont fait du bien ; je veux même en copier quelque chose. C'est dommage que cela soit empoisonné de tant d'inconséquences et même d'extravagances propres à égarer le bon sens et la foi des jeunes gens. Je brûlerai ce livre et surtout la *Nouvelle Héloïse,* encore plus dangereuse, parce qu'elle exalte les passions autant qu'elle fausse l'esprit. Quel malheur qu'un tel talent touche à la folie ! Je n'en crains rien pour moi, dont la foi est inébranlable et au-dessus de toute tentation ; mais pour mon fils ! »

Evidemment, cette mère était en garde. Mais elle était touchée malgré elle par le grand séducteur. Quand elle brûlait l'*Emile* et la *Nouvelle Héloïse*, elle arrivait trop tard : son fils les avait lus et dévorés. Elle lui avait transmis sa foi ; mais pouvait-elle lutter contre l'atmosphère du siècle ? Une mère, contrainte d'élever son enfant au cœur d'une grande ville moderne, peut-elle le soustraire aux poussières qu'il respirera ? Il en est de même dans le domaine moral. L'essentiel alors est de donner, au moins de temps en temps, de l'air pur à l'enfant et de le fortifier assez pour qu'il puisse résister à l'intoxication de l'ambiance. Dans l'atmosphère où nous vivons, nous sommes comme les chrétiens des premiers âges ; ils ne résistaient que par une piété plus fervente, par la communion quasi quotidienne, par le culte de l'Evangile, par un souci de vie unie au Christ que nous révèlent les écrits de leur époque.

Mme de Lamartine n'avait pas peur pour l'intégrité de sa foi. Elle ne s'apercevait pas que cette foi était quand même un peu ternie par l'air du siècle. Le marquis de Ségur, à propos de Julie de Lespinasse, a noté très finement : « De raisonneur, le siècle s'était fait passionné ; de libertin, sentimental. » Mme de Lamartine se sentait plus rassurée en face du sentiment que devant les négations des philosophes. Elle ne s'apercevait pas que le sentimental Jean-Jacques conservait un grand nombre des négations des Encyclopédistes.

« Elevée dans un monde scandaleusement frivole, transplantée par son mariage dans un milieu sceptique, rationaliste et pyrrhonien, son âme « sensible » s'était réfugiée dans un mysticisme actif, faisant élection de tout ce que la religion comporte d'amour, naïvement émancipée de l'esprit de l'Eglise, fermée à certaines idées dont l'austérité la rebutait, telle que celle de la vie monastique qu'elle ne pouvait admettre. Elle goûtait avec délectation les « cérémonies prolongées rendues attrayantes par la parure des autels, la magnificence des costumes, les chants, l'encens, les fleurs, la musique. » Dans la piété si vive de ce cœur, le siècle avait mêlé deux gouttes de ses poisons : l'indépendance de l'esprit et la sensualité. Et son fils les sucera de son lait. Mais si, dans son cœur tumultueux, ces ferments du siècle passé viennent troubler la pureté de sa foi et ébranler son orthodoxie, il tiendra de sa mère l'opiniâtreté de la confiance en Dieu et l'expansion exquise de la charité ; c'est par elles qu'il sera sauvé. »

Tout cela est très juste. Même les personnes chrétiennes ont subi alors, comme celles de notre temps subissent aujourd'hui, la subtile influence de l'air même qu'elles respiraient.

C'est ce qu'analyse fort bien M. Angot, dans les lignes qui suivent : « Sous forme de badinage et de curiosité — jeux d'esprit, de cœur et de vouloir, — les âmes religieuses du XVIIIe siècle entraient souvent en complicité avec leur siècle raisonneur et se retiraient de ce commerce blessées d'invisibles fêlures par où la foi s'écoulait ou se viciait. »

« Lamartine apprit de sa mère la douceur du bien, beaucoup plus que l'inflexibilité du devoir. » Elle ne savait pas se montrer sévère pour lui, et en convenait : « La famille sait que je le gâte, écrit-elle le 31 janvier 1831, après quelques fredaines coûteuses. Les torts de mon enfant sont mes torts. Pourquoi n'ai je pas été plus sévère avec lui à la première faute ? Il aurait craint avant tout de me déplaire. Il est vrai qu'il ne m'aimerait peut-être pas *avec la même passion* et que plus tard la douleur de m'affliger ne serait pas une seconde conscience pour ce jeune homme. »

De fait, c'est pour ne pas déplaire à sa mère qu'il lutte contre les doutes dont sa foi est assaillie et qu'il *veut croire.* Mais la mort de sa mère lui apparaîtra comme une sorte de libération.

Elle l'avait toujours retenu sur la pente. Il y a dans son *Manuscrit* de très beaux passages sur ce point. Elle notait, en 1823 : « Alphonse travaille à son nouveau volume de *Méditations ;* j'ai toujours peur qu'il ne profane son beau talent en parlant le langage des passions. » Et là-dessus elle jette son âme de mère dans une admirable lettre qui prouve qu'elle savait plaider la cause de la foi auprès de son fils :

« Tu es né, lui dit-elle, pour être religieux, essentiellement religieux, ton talent n'est beau que parce qu'il vient de là. Ne le profane point, mon enfant ; que ta reconnaissance pour les grâces dont Dieu te comble rappelle toujours toutes tes pensées à Lui ; ne travaille que pour sa gloire, ne transige point avec l'esprit et les passions du monde, dédaigne ce moyen de succès, comme tu le fais sûrement dans ton âme. O mon enfant ! tu éteindrais dans la boue le brillant flambeau que le Ciel t'a donné pour répandre la vraie lumière ; n'écris rien de ce que tu jugeras bien sévèrement un jour et que tu voudras peut être effacer au prix de tout ton sang, quand il ne sera plus temps. Adieu, j'en ai assez dit ! »

C'était là un beau langage pour une mère. Le poète ne pouvait pas ne pas l'écouter. Seulement, ces sursauts d'énergie dans la foi n'étaient pas assez suivis : elle obéissait à des impressions plus qu'à une méthode attentive et tenace.

## III

Si la mère laisse son empreinte ineffaçable sur l'âme et le cœur de son enfant, elle n'est pourtant pas seule à agir sur lui. Dans nos sociétés modernes, le collège occupe une très grande place. Son influence est le prolongement de celle des parents, car c'est à la suite de leur choix qu'elle s'exerce. M. Angot nous dit que Lamartine « entra fort jeune chez les Jésuites de Belley. » J'ai peur qu'il n'y ait là une double inexactitude. M. Angot nous rappelle en effet que ce séjour au collège de Belley se place entre 1803 et 1808 ; or, en 1803, Lamartine avait 13 ans : pour un écolier, ce n'est plus la toute première jeunesse. On avait essayé pour lui du lycée de Lyon ; il n'avait pu se faire à la discipline militaire de cette maison. D'autre part, il pouvait bien y avoir des Jésuites, — d'anciens Jésuites, — au Petit Séminaire de Belley, mais ce ne pouvait pas être un collège de Jésuites, pour cette bonne raison que les Jésuites étaient alors supprimés et que Fouché lui-même n'allait subodorer leur résurrection, sous le nom de Pères de la Foi, que plusieurs années plus tard. Quoi qu'il en soit, ce furent des prêtres qui firent, à Belley, au collège qui porte aujourd'hui son grand nom et où préside sa statue, l'éducation de Lamartine. Le principal d'entre ses maîtres fut le P. Béquet, dont il suivit les cours de 1803 à la fin de 1807. C'était, a-t-on dit, « un prêtre de bonne compagnie et d'estimable caractère,... regard fin et doux, parler gracieux,... ses corrections étaient celles d'une mère. » Il semble bien que ses professeurs aient, comme sa mère, fait appel à sa sensibilité, c'est-à-dire à ce que nous oserions appeler à son « cœur de surface, » au lieu d'aller jusqu'au cœur profond, celui où Dieu règne en Maître, où le moi fait choix de sa fin suprême et oriente sa vie pour toujours vers l'unique Adorable. Jean des Cogniets estime qu'il « garda de Belley un charmant souvenir et une faible empreinte. »

Mais si les bons prêtres de Belley avaient laissé le plus édifiant souvenir au jeune adolescent, il allait trouver dans sa propre famille d'autres exemples. Il avait un oncle, l'abbé de Lamartine, qui l'accueillait volontiers à son château d'Urcy et lui ouvrait une bibliothèque « étrange et large, » le fruit défendu. Cet oncle n'avait rien gardé de son ancien état et paraît même avoir abandonné toute pratique religieuse ; il ne devait rentrer dans la religion que pour y mourir.

D'autre part, par la plus incroyable des aberrations, Mme de Lamartine avait donné pour maître à son enfant l'abbé Dumont, « prêtre orageux, désabusé, de grande allure, auréolé d'un tragique mystère ; maître périlleux pour un jeune homme romanesque, prêtre étrange, qui n'éprouvait pour le sacerdoce que « du dégoût »[1]. C'était, dit M. Grillet, « un honnête homme du monde égaré dans la cléricature[2]. » Or, il était curé de Bussières, paroisse voisine de Milly, qui n'avait pas de desservant et dont il était chargé. Il a été le prototype de *Jocelyn*. Seulement ce premier portrait fut par Lamartine notablement retouché, à l'aide du Vicaire savoyard de Rousseau et aussi sur le modèle de Lamartine lui-même.

L'on ne peut être surpris dès lors que le poète n'ait plus, en matière de religion, qu'une sentimentalité vaporeuse qui se garde de gêner la raison par la rigueur des dogmes et la volonté par la rigueur des lois morales. Et quand Lamennais eut attiré sur son front les foudres de l'Eglise, Lamartine continua à lui garder sa confiance ; les *Harmonies*, le *Voyage en Orient*, *Jocelyn*, la *Chute d'un Ange* furent soumis à son « Imprimatur. » Et le génie de Lamennais n'est pas ici seul en cause ; Saint-Point se montrait accueillant

[1] C'est Lamartine lui-même qui nous l'affirme dans ce passage des *Confidences :* « L'abbé Dumont n'avait rien du sacerdoce que le dégoût profond d'un état où on l'avait jeté malgré lui, la veille même du jour où le sacerdoce allait être ruiné en France. Il n'en portait pas même l'habit. Tous ses goûts étaient ceux d'un gentilhomme ; toutes ses habitudes étaient celles d'un militaire, toutes ses manières étaient celles d'un homme du grand monde. Beau de visage, grand de taille, fier d'attitude, grave et mélancolique de physionomie, il parlait à sa mère avec tendresse, au curé avec respect, à nous avec dédain et supériorité.. Il était instruit et beaucoup de livres épars sur les chaises attestaient en lui des goûts littéraires. Mais ces livres étaient, comme les meubles, très peu canoniques. C'étaient des volumes de Raynal, de Jean-Jacques Rousseau, de Voltaire, des romans de l'époque ou des brochures et des journaux contre-révolutionnaires. Car, bien qu'il fût très peu ecclésiastique, l'abbé Dumont était très royaliste. »

[2] Claudius Grillet, *L'Œuvre de Lamartine*, III, *Jocelyn*, Paris et Lyon, Vitte, p. 28. — Pour le dire en passant, M. Angot ne semble pas avoir utilisé les très intéressants travaux de M. l'abbé Grillet sur Lamartine.

pour toutes sortes de « personnages un peu louches, sur les marges du clergé régulier, en discussion avec leurs évêques, en difficultés avec le dogme ou la discipline de leur Eglise. »

« Tantôt, écrit M. Angot, ce commensal était l'abbé Thyais, curé de Chosnes, qui fut pour Lamartine l'occasion d'une si scandaleuse et inélégante aventure, tantôt l'abbé Matthieu, réfugié en 1831 à Saint-Point, après sa destitution par Mgr d'Héricourt, évêque d'Autun, et sous l'étrange soutane duquel perçait le dragon de Moreau et de Pichegru, dont les naïvetés moitié soldatesques, moitié cléricales, faisaient rougir Mme de Lamartine [1]. »

C'est Taine qui a dit : « Deux éducations successives s'appliquent à l'homme : l'une qu'il reçoit de la compagnie qu'il fréquente, à l'âge où son esprit s'ouvre... A vingt-quatre ans, le salon où l'on va tous les huit jours est la dernière et suprême école : on y forme son idée des hommes et de la vie et on la forme d'après les exemples qu'on y trouve encore plus que d'après les discours qu'on y entend. »

Nous avons vu ce qu'avait été la première éducation de Lamartine. Que sera la seconde, celle des salons qu'il fréquentera entre 20 et 30 ans ? Ces salons furent pour lui la Société académique de Mâcon, les boudoirs de Lyon, le salon de Mme Charles (Elvire), à Paris. A-t-il une religion quand il vient à Mâcon, vers 1812 ? Sans doute, mais une religion superficielle, toute de sentiments, mais qui ne va pas jusqu'à agir profondément sur son intelligence, sa volonté et son cœur. A Mâcon, c'est son oncle, l'abbé, qui le fait admettre à l'Académie locale. On y voyait revivre l'esprit sceptique du XVIIIe siècle. Les « Sociétés de pensée, » qui avaient pris, selon la thèse connue d'Augustin Cochin, une si grande part à l'élaboration de la Révolution, ne s'étaient pas converties, au spectacle des conséquences terribles de la tourmente Lamartine est heureux d'y entendre parler de Rousseau par des gens qui l'ont connu [2]. Vient le séjour à Lyon, puis un voyage à Naples. Lamartine recherche les aventures sensuelles. Que devient sa foi, dans ces tempêtes de la chair ? Parmi ses amis, il n'en est point qui puissent le remettre dans la bonne voie. Virieu, le plus intime, « soupire » lui aussi vers la conviction et se voit poursuivi de doutes. Au temps où Lamartine publie les premières *Méditations*, la foi n'est chez lui plus guère qu'un désir, ou un souvenir. Et c'est alors qu'apparaît Elvire :

« Dans cet état d'agnosticisme vague, aux bords enchanteurs d'un lac, dans la langueur physique d'une convalescence, dans l'atmosphère émolliente d'un paysage de montagnes attendrissant et pathétique, le cœur las et le corps épuisé, il rencontre Elvire, blessée, elle aussi, aux sources de la vie. Grave péril que la conjonction d'âmes passionnées, avides de nouvelles blessures !... Sous l'intimité que resserre la solitude, quel serpent se tapit ? Lamartine se range du désordre charnel et de la bohême des sens en un désordre sentimental moins bruyant. Après avoir été quelque temps intégral et passionné, cet amour devient platonique, surtout de la part de Julie, qui, rentrée au foyer conjugal, veut le rendre « maternel. » Il n'en reste pas moins que la foi végète et doit périr dans cette atmosphère ambiguë et clandestine d adultère sentimental. »

Lamartine assure pourtant que cet amour le purifia, qu'il transfigura son âme. Mais il faut se souvenir que si « Elvire l'a purifié, dégoûté du désordre..., ce n'est pas vivante, par amour, c'est morte, par souvenir. »

Au surplus, si Elvire avait réussi à faire monter son amant vers une vraie pureté morale, cela n'aurait été que plus dangereux pour sa foi, car il nous la représente comme sans religion et même athée. Il serait donc vrai que l'on peut vaincre ses passions, revenir pleinement à son devoir, sans la moindre parcelle de foi ! De fait, les historiens les plus avertis admettent que M. Charles était franchement voltairien et que sa femme, dont les sentiments avaient été formés aux heures de trouble de l'Ancien Régime et de la Révolution, ne dépassait pas les limites d'un déisme peu encombrant. Lamartine nous apprend toutefois qu'elle lisait et fréquentait de Bonald, et qu'il s'attacha personnellement à rendre la foi à son amie. Il se vante de l'avoir convertie. De fait, elle mourut dans la foi catholique et même dans la piété, ne lisant plus que l'*Imitation*. Il est difficile pourtant de croire que cet épisode romantique ait fait beaucoup de bien à l'âme du poète. Tout ce que l'on peut admettre raisonnablement, c'est qu'ayant assumé, auprès de son Elvire, le rôle du catéchiste ou de l'apologiste, il subit lui même l'influence de ce rôle et consolida, au moins sur certains points, les convictions qu'il essayait de lui faire partager. Seulement, dépassait-il beaucoup la théologie de Rousseau, dans sa réfutation du déisme de Voltaire ?

Arrive pour lui l'heure du mariage. Nous sommes en 1820. Celle qu'il vient d'épouser était anglaise et protestante ; elle s'est convertie avec la plus sérieuse conviction. Quels sont les sentiments de son mari, au moment de ce grand acte ? Il semble décidé à donner à sa vie une base religieuse solide et définitive. Il écrit à son ami intime Aymon de Virieu :

« Je te dirai le fin mot à toi seul : c'est par religion que je veux absolument me marier... Il faut enfin ordonner sévèrement son inutile existence, selon les lois établies, divines et humaines ; et, d'après ma doctrine, les humaines sont divines. Le temps s'écoule, les années se chassent, la vie

[1] Ajoutons tout de suite que c'étaient là des exceptions ; Lamartine recevait ou voyait quantité d'autres bons prêtres de campagne, qui ne pouvaient que l'édifier par leur simplicité, leur désintéressement et leur zèle pastoral.

[2] Rousseau est alors pour lui le fruit défendu. Sa mère s'inquiète en vain des curiosités qui l'assiègent. Invité à Crémieux, dans l'Isère, chez un certain Guichard, il trouve enfin une édition complète de Rousseau, s'y plonge avidement, et secoue avec orgueil la discipline de sa mère et du collège.

s'en va : profitons de ce qui en reste, donnons-nous un but fixe pour l'emploi de cette seconde moitié, et que ce but soit le plus élevé possible, c'est-à-dire le désir de nous rendre agréables à Dieu, hors duquel rien n'est rien. Pour cela, enchâssons-nous dans l'ordre établi avant nous, tout autour de nous ; appuyons-nous sur les sentiers qu'ont suivis nos pères ; et, *s'ils ne nous suffisent pas totalement,* implorons de Dieu lui-même la force et la nourriture qui nous conviennent spécialement ; faisons-lui, pour l'amour de lui, le sacrifice de quelques répugnances de l'esprit, pour qu'il nous fasse trouver la paix de l'âme et la vérité intérieure, qu'il nous donnera à la juste dose que nous pourrons supporter ici-bas. »

Voilà certes d'admirables pensées, encore qu'il s'y mêle on ne sait quoi d'encore un peu incertain, que la suite de l'existence du poète n'éclairera que trop. Lamartine a quelque violence à faire à son esprit ; il se soumet par traditionnalisme, plus que par conviction intime : il faut suivre les sentiers battus. Nos pères nous ont montré la voie ; on ne peut pas admettre qu'ils se soient trompés du tout au tout ; s'il manque quelque chose à leur sagesse, Dieu nous donnera le supplément nécessaire ; rangeons-nous à l'ordre des choses. C'est bien. Lamartine est rentré alors dans la foi de son enfance. Mais sa nature était trop sensible, trop peu ferme, trop exposée à toutes les tentations du siècle, pour résister longtemps aux courants qui voudraient encore l'entraîner ; son christianisme a été, comme l'a fort bien dit un critique, « intermittent et superficiel ». Et il va rencontrer bientôt le tentateur.

IV

Le tentateur, ce fut surtout Dargaud. Ce personnage a été fort bien décrit par M. l'abbé Grillet, dans son Introduction à *Jocelyn,* déjà citée plus haut. Il habitait Paray-le-Monial ; ce n'était pas très loin de Saint-Point, où demeurait Lamartine. Il avait dix ans de moins que le poète. Un livre sur *Marie Stuart,* aujourd'hui tombé dans l'oubli, lui avait fait une réputation d'historien. Il vint pour la première fois à Saint-Point en septembre 1831. Il a décrit l'apparition du poète, revenant de la chasse, au petit galop de sa jument blanche, « suivi d'un groom sur un cheval blanc et précédé de six levrettes, blanches aussi, qui caracolaient. Fido, en avant, avec un superbe chien de Terre-Neuve, mêlé à cet escadron rapide [1]. Ce fut comme une apparition de conte persan, et c'était une réalité. Le poète avait des guêtres de chamois, un pantalon brun, un gilet olive, une redingote noire boutonnée et un chapeau gris. » « Il s'avançait harmonieux et grave, comme un de ses alexandrins, souple et vite comme un de ses lévriers. Il avait la désinvolture du grand seigneur ou plutôt du grand artiste, les poses naturelles du héros, tempérées par la finesse du diplomate. »

[1] Fido était le chien préféré de Lamartine.

Dargaud fut donc saisi d'admiration. Il était lui même un jeune homme grave, ardent et beau parleur. « Mais déjà, écrit M. Grillet,

lié d'amitié avec Quinet, il partageait les animosités antiromaines de ce voisin de province et il avait voué sa ferveur aux conceptions libérales du romantisme humanitaire. Venu à Saint-Point en simple visiteur, il ne tarde pas à devenir l'ami de la maison et le confident du poète. Ah ! la malencontreuse rencontre ! Et en un temps où Lamartine n'a plus sa mère pour le prémunir contre lui-même ! Arrivé le 10 septembre 1831, Dargaud ne repart que le 10 octobre. Chaque automne, jusqu'en 1865, on le voit à Saint-Point, ou à Montceau. Incrusté chez son hôte, il passe auprès de lui des semaines entières. Il se constitue son Mentor philosophique, véritable confesseur laïque, redouté, redoutable. En particulier, le premier et long séjour qu'il fit à Saint-Point, en 1831, eut une influence que l'on ne saurait exagérer sur la pensée religieuse et l'orientation sociale de Lamartine. Le pauvre poète qui... a été repris par ses doutes et que l'inquiétude religieuse tourmente, a trouvé là un ami qui connaît pour les souffrances de la foi une médecine radicale : *tuer la foi.* Le jeune Dargaud prend chaque jour plus d'ascendant sur son aîné qu'il est en train de convertir à son déisme et à son humanitarisme naïf. Celui qu'il était venu vénérer comme le dieu des lettres, prend désormais auprès de lui l'humble attitude du néophyte. Les situations sont retournées. Intelligence vive, il faut bien le reconnaître, avec cela brillant causeur, Dargaud ajoutait à ces qualités, des défauts qui le servaient à merveille. Il y avait en lui du tyranneau de village, du demi-savant infatué, du bourgeois socialisant, et du quaker illuminé. Son fanatisme qui s'ignorait traitait avec hauteur les fanatismes. Esprit pétri d'absolu, lui seul « savait à quoi s'en tenir ». Je me le représente assez bien sous les traits d'un franc-maçon de province, réunissant en sa personne Raspail, Jean Macé, et le Président Wilson. Souple, insinuant, enveloppant, entreprenant jusqu'à l'indélicatesse, avec tout le charme et toutes les présomptions de la jeunesse, fomenteur de doute et ne doutant de rien lui-même, Dargaud trouvait hélas ! son illustre ami sans défense [1]. »

Dès le premier instant, le problème religieux est posé entre les deux amis. Lamartine fait de pénibles aveux à Dargaud. « Orthodoxe ? lui dit-il, le ciel m'est témoin que j'ai vaillamment combattu pour l'être. Je me suis efforcé d'avoir la foi du charbonnier... Je voulais, j'ai voulu dix ans me reposer dans la tradition. Vainement !... »

« Pauvre cœur déçu, dit à ce sujet M. Angot, victime d'un malentendu essentiel, il implorait la foi comme une « grâce » et ne se souvenait pas que c'est aussi une « vertu ». La foi est un *don,* cela est vrai ; mais c'est un don réciproque. C'est le don de Dieu à nous, mais c'est aussi le don de nous à Dieu. Elle est grâce, mais elle est aussi mérite, vertu. Elle n'est pas passive, mais active [2]. »

Toute la psychologie de Lamartine est là. C'est un homme de « désirs », mais ces désirs demeurent à la surface de son être. Il n'allait pas à Dieu de toute son âme. Il était tiré en sens opposé par la foi ancestrale et par la passion du siècle, par

[1] Grillet, *Jocelyn,* Introduction, p. 6-8.
[2] Aug. Nicolas, *L'art de croire,* p. 2, 15.

le désir de la gloire, par les préjugés et les courants de pensée qui traversaient l'humanité. Dans cet état flottant, où le cœur est pris par la terre, il ne veut pas se l'avouer à lui-même. Dieu est pour lui un grand nom, une notion immense, le lieu des rêves et des aspirations vers un bonheur infini, qui n'arrivent pas à vaincre l'emprise des impressions terrestres. Le poète sent qu'il va vers le siècle ; une force mal analysée, mais irrésistible l'y pousse. Il sent aussi qu'il a tort ; il cherche à se réhabiliter à ses propres yeux ; il le fait en poussant des soupirs vers le Dieu qu'il oublie et qu'il offense. Finalement, il se plaint du « sommeil de Dieu » et il s'écrie dans ses *Méditations :*

Réveille-nous, Grand Dieu, parle et change le monde !
Viens, montre toi toi-même et force-nous de croire.

On a l'air ainsi de rejeter sur Dieu la faute de sa propre incrédulité. En réalité, Lamartine, malgré la hauteur de son esprit, fut la victime de son temps, « victime de son éducation, de son entourage, de ses lectures, mal informé du dogme, prévenu par les objections dont on se plaisait à assaillir sa religiosité et mal armé pour se défendre. » Ses doutes étaient, en un sens, un appel de Dieu à plus de réflexion, à une science théologique plus approfondie, à un progrès spirituel plus ardent. Mais au lieu de pousser plus avant et plus haut, il prête l'oreille aux voix du siècle. Il est pris de vertige en voyant la chute de Lamennais, en lisant le *Luther* de Michelet. Il était de taille à se frayer sa voie, à l'aide du grand courant des siècles catholiques. Mais il a peur de se sentir isolé dans le monde qui l'entoure, de ne pas être en communion avec son temps. Il donne dans toutes les billevesées de ses contemporains. Un jour, il exalte bruyamment le mahométisme, dans son fameux discours sur l'Algérie et dans son *Voyage en Orient ;* il pousse une attaque sournoise contre la discipline de l'Eglise, dans *Jocelyn ;* il s'insurge contre le dogme de l'éternité de l'enfer, dans la *Chute d'un Ange ;* il tend la main à la franc-maçonnerie, dans un discours souvent cité de 1848 ; il donne des gages à la libre-pensée, dans les *Recueillements*. Vigny, qui n'était certes pas d'une orthodoxie farouche, raconte que Lamartine le scandalisa violemment en lui soutenant, dans le salon de la baronne Edouard de Lagrange, qu'il voyait dans l'Islamisme un *christianisme purifié*. On a pu de même signaler « le bouddhisme » de Lamartine et la parenté des hymnes védiques et des *Harmonies,* le même panthéisme métaphysique et « la même ébriété sacrée au spectacle et au contact de l'Univers. » A vrai dire, ce n'était qu'une mode, ce que l'on pourrait nommer « l'orientalisme romantique. » Mais Lamartine était l'homme des modes ; il avait cela de féminin dans son caractère, comme tant d'autres hommes de son temps. On comprend ce verdict d'Henri Cochin : « Cette grande âme, d'où sont sortis vers Dieu les élans les plus beaux que notre langue et notre âme française connaissent, s'est balancée pendant toute une longue vie dans l'incertitude de sa Loi, de sa Foi, de sa Prière. »

Le spectacle de cette pensée tiraillée est éminemment symbolique. C'est le reflet d'une époque. Dans son œuvre, le poète est surtout la voix de son âge. Ses vers traduisent les sentiments les plus communs dans le monde qui l'entoure. Le XIX^e^ siècle, dans la société dirigeante, à laquelle appartenait Lamartine et pour laquelle il écrivait, avait pêle-mêle l'obsession de l'Evangile, le doute voltairien, la sentimentalité de Rousseau, la fatuité de la science, et de tout cela formait une religion nouvelle, qui allait être avec le Renan de l'*Avenir de la Science,* avec Berthelot, avec la franc maçonnerie de la troisième République, la religion du Progrès humain, dont Christophe Dawson a bien montré qu'elle n'était qu'un succédané du christianisme. Ce qui caractérise l'âme du XIX^e^ siècle, c'est ce que nous trouvons dans l'âme de Lamartine, l'impossibilité de coordonner en un faisceau concomitant des désirs, ses efforts et ses croyances. Tantôt touché d'évidence, Lamartine ne fait rien pour confirmer sa foi et la détruit, la laisse se dissoudre en volupté sentimentale ; — tantôt angoissé de désir, il se couche sur le chemin : *expecto donec veniat ;* — tantôt il agit, il souffre, il prie même,... martyr sans la foi qui rend opérante toute chose et conquiert la paix aux laborieux. Il ne pratique assidûment ni la Pénitence, ni l'Eucharistie. Il fait fi des moyens offerts aux hommes par le Christ. Il laisse son âme s'anémier. Sa prière est intermittente et inconstante. Le jansénisme avait écarté sa génération des sacrements ; il prend lui aussi son éloignement de l'autel pour du respect, alors que c'est — secrètement — une « libération » qu'il y trouve.

Et pourtant, il ne sera pas abandonné par Dieu. Il a été trop charitable pour cela. De l'Evangile, trop oublié dans sa partie dogmatique et morale, il a conservé ceci : l'amour du prochain, la pitié pour les pauvres et les malheureux. Il a su profiter du « chemin de traverse » que, dans une de ses paraboles les plus admirables, Jésus a suggéré aux hommes [1].

Dargaud était mort avant lui. Il était mort dans son athéisme, pensant léguer un dernier exemple à ses amis. Ses funérailles se firent sans les prières de l'Eglise. Lamartine en fut douloureusement surpris. Il écrivit ces mots qui sont un aveu : « La prière ne fait jamais de mal ! » Ses dernières années furent enveloppées d'ombre. C'est bien à lui qu'on peut appliquer le mot de Veuillot : « A 30 ans, tout homme a été humilié dans ses délicatesses ; à 40 ans, dans ses vanités ; à 50 ans, dans ses hauteurs ; il connaît, à 60 ans, le néant

[1] Parabole de l'*Intendant avisé*. Voir aussi les invectives contre les Pharisiens et leur conclusion dans saint Luc. (Cristiani. *Jésus-Christ, Fils de Dieu, Sauveur,* tome II, p. 298, et plus longuement p. 360 et suiv.).

de la vie. » La foi entra enfin dans cette grande âme, à mesure que les voix du siècle y faisaient silence. C'est un spectacle qui a été donné bien des fois, au cours des dernières époques de l'histoire humaine, depuis la Renaissance. Que de grandes âmes n'ont pu se rendre aux assauts de la grâce divine, que lorsqu'elles n'avaient plus rien à attendre de ce monde ! Lamartine fut de celles-là.

Dans le même livre que nous avons cité en commençant cette Causerie, le Dr Carrel fait observer que l'homme est moins protégé dans son cœur que dans son corps. Nous avons, pour nous défendre des poisons répandus dans la nature ou dans l'atmosphère, une enveloppe souple et imperméable, qui est tout simplement la *peau*. Mais les âmes n'ont pas de peau. Elles sont soumises à tous les entraînements de leur entourage. Ces entraînements trouvent en elles de vastes complicités. Nous avons une peine infinie à être nous mêmes ! La civilisation contemporaine est plus que toutes les autres ennemie de la personnalité forte. Nous sommes standardisés. Il n'y a plus de caractères. Il n'est que temps de se ressaisir !

En terminant sa longue et solide étude, M. Angot en résume les données et les conclusions. Encore une fois, c'est l'histoire symbolique d'un âge entier :

« Dans une âme intensément émotive, nous avons observé une longue hérédité catholique, *entrant en conflit avec l'esprit du siècle :* la pente d'un tempérament indompté, tout incliné à se guider sur les imaginations, la complicité sentimentale d'une sainte mère, par dix fissures du nid familial. l'épicurisme libertin de Parny, l'esprit rongeur de Voltaire et la sensualité fascinatrice de Rousseau arrivant au cœur d'un jeune enfant, l'exemple pernicieux de prêtres déchus, les compagnies dissolues et cultivées de la vingtième année, gangrène du cœur et de l'esprit : nous avons vu tout cela, duel émouvant de la spontanéité et de la discipline, et pourtant nous n'avons pas douté de l'issue du conflit. Dans l'appétit maladif de foi positive qui le torture, dans ce christianisme vivace qui empreint, à son insu et comme malgré lui, tous ses actes, même ceux qu'il affecte de colorer de pensée libre ou d'orientalisme, dans la déférence et la politesse plus émue qu'il ne consent à l'avouer que Lamartine conserve pour la religion de sa mère, il n'y a rien certes qui constitue spécifiquement un culte et une foi. »

Mais c'étaient pourtant les dernières fumées de la mèche, que la patience de Dieu ne veut pas éteindre. Et surtout, il restait la divine charité. Dieu a eu pitié, à la fin, de cette âme qui pouvait être si riche et que le siècle avait rendue si malheureuse et si pauvre. La grâce est venue en victorieuse briller sur ses derniers jours, et nous ne doutons pas que Lamartine ait vu s'ouvrir devant lui les portes de la Vérité qui est aussi Béatitude pour l'éternité.

V

Dans la même revue *Christus* (20 octobre et 20 novembre), nous trouvons une très intéressante et très substantielle étude de Mgr Lavarenne sur l'*Œuvre missionnaire de Pie XI*. Mgr Lavarenne est secrétaire à Lyon, depuis quelques années déjà, de l'Œuvre de la Propagation de la Foi. Il est admirablement placé pour traiter le sujet que nous venons de dire. Son exposé nous permet de préciser l'un des points les plus beaux de l'histoire religieuse contemporaine. Saisis et dégoûtés comme nous le sommes par le spectacle de décadence que nous donne la prétendue civilisation du progrès, nous avons parfois tendance à nous décourager et à voir notre époque sous des couleurs trop noires. L'histoire générale de l'Eglise nous avertit cependant que, pour juger de la puissance actuelle du sentiment religieux en un siècle donné, il est surtout deux facteurs à considérer : d'une part la floraison de la *sainteté* et de la *vie spirituelle*, d'autre part le développement de l'*apostolat*. Un temps où l'Eglise a des saints, où la vie d'oraison est en progrès, où de saintes curiosités assiègent la Vie de Jésus, le contenu de son Evangile, — un temps où les apôtres travaillent à étendre le règne du Christ dans tous les pays où il n'a pas encore pénétré, ne saurait être un temps de décadence religieuse. Or, que voyons-nous actuellement ? L'Eglise subit des persécutions un peu partout : elle est opprimée en France depuis 60 ans par la franc-maçonnerie triomphante, elle est persécutée en Allemagne au nom du racisme national-socialiste, au Mexique au nom d'un Scientisme démodé et d'un Communisme accapareur. Mais la persécution, loin de nuire à la vitalité catholique, est pour elle un élément providentiel de purification. Ce qu'il faut voir, quand on nous persécute, c'est uniquement si Dieu est content de nous. La persécution nous invite à l'examen de conscience. Sommes-nous unis au Christ par la vie de prière et de méditation ? Sommes-nous remplis de la divine charité pour les âmes ? Travaillons-nous à l'extension du règne de Dieu sur la terre ? Sainteté et apostolat, ces deux choses vont de pair ; elles sont les deux indices capitaux de l'intensité de la vie religieuse dans le monde.

Nous ne parlerons pas ici du premier indice. Mais l'article de Mgr Lavarenne nous permet de donner du second quelques aperçus.

Que dira l'histoire du pontificat de Pie XI ? Elle aura sans doute bien des aspects à relever de l'activité de ce grand pape. « Mais, dans la mémoire des hommes, dit très justement Mgr Lavarenne,

il se produit parfois une simplification, excusable, quoique excessive, qui réduit à un seul mot, à un seul trait, toute une pensée ou toute une vie. Malgré la diversité extrême des tâches et des problèmes auxquels s'appliquèrent leur activité et leur esprit, Pie IX reste le pape du *Syllabus*, Léon XIII le pape de *Rerum novarum*, Pie X le pape de la lutte contre le modernisme ; Pie XI sera de même le pape missionnaire. »

Assurément, il est encore trop tôt pour embrasser dans son ensemble une œuvre qui, Dieu merci,

se poursuit inlassablement et qui se poursuivra, tous les catholiques le souhaitent ardemment, de longues années encore. Mais on peut dire dès à présent que « l'œuvre missionnaire de Pie XI s'est inspirée d'un triple dessein : intensifier à la fois l'action apostolique dans les pays de missions et la propagande missionnaire dans les pays chrétiens ; — dégager l'apostolat catholique de toutes les contingences et de toutes les préoccupations humaines ; — accroître partout, en pays de missions, les effectifs et la valeur du clergé indigène. »

Le Vatican est un merveilleux observatoire. Il est comme un nid d'aigle placé au-dessus des plaines et des marécages de la politique profane. Assistés du Saint-Esprit, les papes ont les yeux fixés sur la tâche confiée par le Christ à ses apôtres et à leurs successeurs : « Allez, enseignez tous les peuples. Apprenez-leur tout ce que je vous ai enseigné,... » et ne vous laissez arrêter par aucune objection, par aucun obstacle.

Il est cependant des temps plus favorables que les autres. Les historiens placent vers 1875 un grand tournant de l'histoire générale du monde : le passage de la politique européenne à la politique mondiale. A partir de 1875 environ, les nations les plus actives, les plus riches, les plus industrieuses se sentent obscurément poussées à la conquête du monde. Les hommes d'Etat ne s'en rendent pas compte tout de suite. Un Bismarck s'y trompe totalement ; il croit très habile d'aiguiller la France vers les entreprises coloniales, pour la détourner de la « ligne bleue des Vosges. » Le moteur secret qui commande l'évolution historique de l'humanité à cette date, c'est le progrès du machinisme, l'accroissement de la production industrielle, la nécessité de découvrir des tranches nouvelles de clients et des fournisseurs nouveaux de matières premières. Le travail des explorateurs et des missionnaires de l'âge précédent est alors mis à profit. Le commerce suit les pas des découvreurs de territoires neufs et les porteurs de l'Evangile aux hommes rachetés par le Christ qu'ils ignorent. L'expansion missionnaire est l'aspect spirituel de la conquête du monde par la race blanche. La Providence n'a tout de même pas permis que nous nous contentions d'apporter aux centaines de millions d'humains représentant les autres races que la nôtre uniquement nos cotonnades, nos produits manufacturés, nos automobiles, nos chemins de fer, nos téléphones, nos alcools et nos vices, mais aussi notre idéal religieux. La race blanche a colonisé les races jaune, noire et rouge. Dans un trop grand nombre de cas, civiliser est devenu synonyme de gâter et de pourrir. Mais le missionnaire a racheté les fautes de ses compatriotes trop enfermés dans la poursuite de leurs gains. La race blanche, divisée intérieurement par le formidable conflit entre « Dieu et l'Argent, » entre « l'esprit et la chair, » est allée aux peuples nouveaux avec ses deux tendances opposées. L'Evangile a été trop souvent contrarié par les mauvais fils de l'Evangile. C'est lui pourtant qui rachète, aux yeux du penseur, et, croyons-nous, aux yeux de Dieu, les péchés et les crimes de l'esprit mercantile.

Ce qui avait commencé avant la Guerre, s'est continué avec plus d'intensité après la Guerre.

« Les conséquences de la guerre mondiale se sont fait sentir jusqu'aux extrémités de la terre. Des millions d'hommes ont été transportés sur les champs de bataille les plus lointains ; un grand tourbillon a mêlé les races les plus diverses ; les peuples les plus primitifs ont appris à douter de la supériorité de la civilisation européenne et occidentale, qui semblait sombrer dans le sang et revenir à la barbarie. D'autres ont pris conscience de leur force et du rôle qu'ils pouvaient jouer. La science a supprimé les distances : l'avion, le télégraphe, la T. S. F. portent en quelques heures les hommes et leurs pensées à des distances qui demandaient jadis des mois de voyage. Des trônes ont été renversés ; des révolutions ont transformé les régimes politiques et sociaux de plusieurs nations. Des propagandes nouvelles ont pénétré partout, et les Etats européens ont vu leurs colonies, même les plus fidèles et les plus riches d'avenir, se dresser contre eux en revendiquant leur émancipation totale. A travers tous les continents, on a vu se constituer côte à côte, par la diffusion de la science, des élites intellectuelles, orgueilleuses, impatientes et quelquefois aigries, — puis, par le développement de l'industrie, un prolétariat de déracinés, proie facile pour les prophètes du communisme et de la révolution. Les plus vieilles religions, qui servaient encore d'armature aux anciens cadres sociaux et aux coutumes ancestrales et qui maintenaient de bienfaisantes disciplines intérieures, ont perdu une bonne part de leur prestige et de leur autorité Des millions d'hommes se sont trouvés soudain sans âme, affranchis des tutelles et des contraintes du passé, sans avoir découvert un nouvel aliment pour leur vie morale, ni un nouveau code pour leur conscience. C'est bien l'heure où, plus que jamais, la doctrine éternelle du Christ et la loi de l'Evangile sont nécessaires au monde »

C'est bien ce que nous avons souvent répété ici-même, ce qu'il ne faut jamais perdre de vue : le monde chancelle sur ses bases. Dieu efface pour écrire. Une page se tourne dans l'histoire universelle. Il faut que nous soyons prêts à apporter Jésus au monde. Donnons-le d'abord autour de nous, aux vieilles sociétés chrétiennes qui l'ont oublié, répandons la *Vie de Jésus,* faisons-la entrer dans les foyers, prêchons-la à l'église à la Radio, partout où nous pouvons. Elevons-nous au-dessus des luttes stériles des partis, pour brandir la croix plus haut que la mêlée des appétits ou des intérêts de classes.

« Jadis, dit encore Mgr Lavarenne, l'action missionnaire, en un sens, pouvait attendre. Sans doute, beaucoup d'âmes pouvaient se perdre, faute d'apôtres et de sauveurs, mais on pouvait admettre que dans cinquante ou cent ans on retrouverait chaque peuple dans le même état religieux et moral Aujourd'hui, le temps presse ; les doctrines athées et matérialistes se répandent partout ; elles ont leurs missionnaires, qui sont audacieux, éloquents et habiles ; il n'est plus temps d'hésiter. *Si, dans les cinquante années qui vont*

*suivre, l'apostolat catholique n'a pas fait un immense effort, on peut dire qu'humainement la partie sera perdue pour longtemps.* »

Nous avons souligné cette dernière phrase, où nous entendons le plus grave des avertissements et le plus juste, le plus urgent des appels.

Pie XI a fort bien vu la gravité des circonstances. Il convie les chrétiens à y prendre garde. Toute la première partie de l'Encyclique *Rerum Ecclesiæ* n'est qu'un cri de pitié en faveur des âmes qui attendent encore le bienfait de la Rédemption et la lumière de l'Evangile.

Ecoutons le Pape :

« Quel que soit l'homme, dit-il, que le choix divin ait établi ici-bas Vicaire de Jésus, Prince des Pasteurs, il ne peut nullement se contenter de protéger et de garder le troupeau du Seigneur dont il a reçu la direction ; il manquerait à son devoir principal s'il ne mettait tous ses efforts à gagner au Christ et à lui adjoindre les âmes étrangères ou éloignées de Lui... En ce qui nous concerne, vous connaissez clairement notre décision prise dès le début du Pontificat, de ne rien omettre pour ouvrir aux nations païennes l'unique voie du salut, en portant chaque jour plus loin, par les hérauts apostoliques, la lumière de la vérité évangélique... Aussi longtemps que la volonté divine Nous laissera en ce monde, cette partie de Notre charge apostolique nous causera des anxiétés et des sollicitudes continuelles. Souvent, à la pensée que les païens sont au nombre d'un milliard, Notre esprit ne peut goûter de repos et Nous croyons entendre une voix disant : « Crie, ne te repose pas ! Elève ta voix comme la trompette ! » (Isaïe, LVIII, 1). »

Il est clair que l'Eglise serait infidèle à la grande pensée du Christ, si elle ne s'efforçait de constituer cet « unique Bercail » dont il a parlé avec tant d'émotion. Il est clair aussi que seul ce vaste dessein de la réunion des hommes en un seul Troupeau, sous un seul Pasteur, était digne du Fils de Dieu. La marque des œuvres divines c'est *l'unité*. La loi de l'unité physique des mondes, c'est la *Gravitation* universelle. Et la loi de l'unité morale de l'univers, c'est la *Charité universelle*. Gravitation et Charité sont deux volontés divines complémentaires et convergentes, deux expressions de l'unité de Dieu et de l'harmonie de ses plans, deux traductions de sa Sagesse infinie.

Il s'ensuit que la loi de Charité posée par Jésus-Christ n'est pas un simple rêve de penseur ou de poète, mais une des règles fondamentales de la constitution de la Création. Aussi longtemps que le Règne de Dieu n'est pas établi sur toutes les âmes, nous devons anticiper l'universalité de ce règne en priant pour qu'il « arrive » ; nous devons le hâter de nos vœux, de nos supplications, de nos sacrifices, de nos aumônes, de notre générosité. Il n'y a pas de charité plus conforme à l'esprit de l'Evangile que la charité pour les âmes. Les Pharisiens faisaient l'aumône corporelle, mais ils la faisaient avec ostentation. Jésus le leur reproche. Ils ne songeaient pas assez aux âmes. Nous tomberions dans le même aveuglement si nous nous en tenions à une pure philanthropie à coups de billets de banque, si nous ne nous occupions que des œuvres d'assistance corporelle, que sans doute il ne faut pas négliger, mais qui passent, dans notre estime, après les œuvres d'assistance spirituelle, c'est-à-dire après les œuvres d'apostolat.

Que la prière soit déjà un levier de puissance énorme, c'est ce que Pie XI a tenu à souligner en choisissant pour patronne de toutes les missions non pas une sainte à qui il a été possible de partir aux missions, non pas même une personne qui a pu donner pour les missions beaucoup d'argent, mais une sainte qui a prié, pleuré, souffert pour le salut des païens : sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. Dès 1926, Pie XI l'avait instituée protectrice de l'Œuvre de St-Pierre Apôtre, pour le recrutement du clergé indigène. Le 14 décembre 1927, il a étendu son patronage à toutes les entreprises d'apostolat auprès des infidèles.

« Il affirmait ainsi que la prière et les sacrifices de cette carmélite enfermée derrière les grilles de son cloître avaient été aussi efficaces, pour la conversion des peuples, que les travaux et l'activité des prédicateurs de l'Evangile. Il rappelait à tous les chrétiens que les pauvres, les malades, ceux qui n'ont ni influence, ni éloquence, ni fortune, ceux dont la vie semble inutile et qui parfois se lamentent de leur apparente impuissance, peuvent être aussi, et pleinement, des missionnaires. Et certes il traduisait bien la pensée du pape, l'artiste qui composa l'une des affiches de propagande du Pavillon des Missions, à l'Exposition de Vincennes, en y plaçant l'une en face de l'autre, symboles d'action et de prière, l'image de saint François-Xavier et celle de sainte Thérèse, élevant ensemble dans leurs mains le bâtiment édifié à la gloire des missionnaires français. »

En 1928, toujours dans le même sens, le Souverain Pontife enrôlait en faveur des Missions la grande œuvre de l'Apostolat de la Prière. A sa demande, cette œuvre propose chaque mois à ses innombrables adhérents une consigne de prière missionnaire qui a été soumise au pape et approuvée par lui. En outre, les Ordres contemplatifs ont reçu du Saint-Siège des consignes de prière pour les secteurs de missions qui étaient assignés à chacun d'eux.

D'autre part, sans tenir compte de la pénurie des prêtres dans les vieux pays chrétiens d'Europe, le pape a demandé aux évêques de favoriser les vocations missionnaires. Ne restons pas sur la défensive, semblait-il dire, c'est à nous d'attaquer avec les armes pacifiques de Jésus-Christ !

« Si dans votre diocèse, vous trouvez des jeunes gens, des clercs et des prêtres, qui paraissent appelés par Dieu à cet apostolat suréminent, loin de leur résister, favorisez de votre bienveillance et de votre autorité leur dessein et leur désir réfléchi. Il vous est certes permis d'éprouver et d'examiner si ces desseins viennent de Dieu ; mais si vous jugez que Dieu les inspira, que rien ne vous décourage et ne vous détourne d'y consentir, *ni la rareté du clergé, ni les besoins du diocèse*... Car le divin Fondateur de l'Eglise suppléera certainement en répandant de plus abondantes

grâces sur le diocèse, ou en suscitant d'autres aspirants au sacerdoce. »

Cet appel n'a pas été vain. Le nombre des missionnaires a augmenté au cours des 13 ans de pontificat de Pie XI. Ils étaient 7.500 en 1918; 8.198 en 1923; 9.662 en 1929. Le *Guide des Missions catholiques,* dont une édition française va paraître en 3 volumes[1], accuse le chiffre de 10.666. Et pour évaluer l'importance de cette augmentation des missionnaires européens, il faut prendre garde au développement considérable du clergé indigène, dont il sera parlé plus loin. On pouvait craindre que l'accroissement de ce dernier amenât la diminution du clergé européen; il n'en a rien été.

On comptait, en 1922, 298 circonscriptions ecclésiastiques dépendant de la Propagande. Au 25 mai 1933, ce chiffre s'élevait à 490. Il dépasse aujourd'hui largement 500. Cette élévation de chiffres est obtenue par la division des circonscriptions antérieures et marque un progrès *en profondeur*.

Le pape ne voulut pas négliger ce que nous appellerions la puissance de la publicité en faveur des Missions. C'est lui qui eut la pensée de l'Exposition missionnaire à Rome, en 1924; et cette Exposition s'est prolongée par la création d'un Musée permanent, le Musée missionnaire et ethnologique du Latran, où sont restées les plus belles collections et les plus précieux documents qui avaient paru à l'Exposition. Depuis ce temps, des Expositions missionnaires ont éveillé l'attention et attiré la sympathie des populations chrétiennes[2].

Les Expositions s'adressent aux foules. Pour atteindre les intellectuels, le pape a créé à Rome une agence qui est actuellement dirigée par un prêtre français, Mgr Bouquin, et qui fournit, dans toutes les langues, des informations missionnaires à des centaines de périodiques et de bureaux d'études ou aux travailleurs isolés : *l'Agence Fides,* instituée en avril 1927.

Dans le même temps, le pape a voulu mettre la science au service des missions, en provoquant l'ouverture de chaires de missiologie à Louvain, Paris et Lille, celle d'un Institut scientifique des Missions à Rome, en 1932, et la tenue de Congrès et de Semaines missionnaires à Posnan, Barcelone, Fribourg, Lisieux, Paris, Lyon, Strasbourg, Marseille. Enfin la Ligue missionnaire des Etudiants de France a mis les questions missionnaires au nombre des préoccupations de ceux qui seront demain des dirigeants et des chefs.

Ce fut d'autre part une idée très féconde en résultats heureux que l'institution, en 1926, d'une Journée missionnaire annuelle, à laquelle sont conviés tous les catholiques de l'univers. Cette Journée a été fixée au 3e dimanche d'octobre. Chaque année, Mgr Salotti, secrétaire de la S. C. de la Propagande, lance un appel. La veille du dimanche choisi, un nouvel appel est lancé en quatre langues par le poste de Radio-Vatican. Toutes les prédications de ce jour doivent porter sur les Missions; toutes les quêtes sont destinées aux Œuvres missionnaires. Il n'est plus possible désormais que les chrétiens les plus frivoles oublient le devoir de l'évangélisation universelle.

Mais si le pape a tenu à donner à l'activité missionnaire un caractère à la fois religieux et scientifique, pour lui garder d'une part son âme chrétienne, — l'amour, — et lui assurer d'autre part le maximum d'efficacité, il s'est préoccupé aussi de l'élever au-dessus des visées terrestres même les plus légitimes. Le missionnaire n'est au service que de Dieu; il ne peut être le mandataire d'aucune puissance humaine, d'aucun intérêt temporel :

« Il a le droit assurément de garder à sa patrie la fidélité de son souvenir et l'amour de son cœur; mais il doit aimer aussi le peuple dans lequel il est venu, la patrie qu'il a adoptée... Le missionnaire est semblable, s'il est permis de risquer cette comparaison, à ces princesses qui épousent des rois de pays étrangers : leur devoir est d'appartenir désormais entièrement à leur nouvelle patrie... Sans doute, le missionnaire, parce qu'il représente l'Eglise, qui s'adapte à tous les gouvernements, doit pratiquer et enseigner la soumission aux autorités légitimes; mais il doit être aussi, avec autant de prudence que de fermeté, le défenseur de ses fidèles contre les abus, les oppressions, les exactions dont ils sont trop souvent victimes. »

Bref, le missionnaire n'est pas un agent de pénétration coloniale. Il est pourtant le premier des colonisateurs. Il représente partout où il est présent la vérité qui libère l'homme, la charité qui vient à son secours, la justice qui le soutient et le protège. Mais il n'est « ni un soldat, ni un colon, ni un fonctionnaire, ni un commis-voyageur. »

C'est le Souverain Pontife qui insiste sur ce principe de l'apostolat catholique, à la suite de son prédécesseur Benoît XV :

« On ne cesse, disait Pie XI dans sa lettre *Ab ipsis,* du 15 juin 1926, d'enraciner dans les esprits cette idée que l'action de l'Eglise catholique et de ses missionnaires n'a pas un but religieux, mais qu'elle est au service des intérêts et des visées des nations étrangères, que par suite elle est hostile à l'indépendance des peuples évangélisés, ainsi qu'au libre essor de leurs aspirations nationales... Et cependant le seul nom même de l'Eglise « catholique, » c'est-à-dire universelle, indique parfaitement qu'elle s'adresse à toutes les nations, qu'elle ouvre ses bras à tous les peuples et que, dans son sein, par la divine volonté du Christ, son fondateur, il n'existe aucune distinction de race ni de peuple... Ce ne sont point les chefs de la société civile, c'est Dieu même qui appelle les missionnaires à ce saint ministère... Ils ne sont

[1] Paris, 5, rue Monsieur; ou Lyon, 12, rue Sala; prix : 50 fr.

[2] A Lille, Nancy, Dijon, le Havre, Montpellier, Bayonne, Nevers, Clermont-Ferrand, Bourg, St-Etienne, Lyon, Rennes, Limoges, Marseille, sans parler de Paris ni des Expositions qui ont eu lieu hors de France.

donc pas les hérauts des hommes, mais les hérauts de Dieu... L'Eglise en toute circonstance s'est opposée à ce que ses ministres et plus spécialement ceux qu'elle avait députés aux saintes croisades des Missions, favorisent les intérêts de leur patrie terrestre... L'Eglise n'a jamais permis que ses Missions puissent servir d'instrument politique à une puissance terrestre. Comme l'histoire des siècles l'a démontré, l'Eglise s adapte à toute nation, à tout gouvernement. Elle a prêché et elle prêche le respect et l'obéissance aux autorités civiles légitimement constituées. Elle ne demande pour ses missionnaires et ses fidèles que la *liberté, la sécurité et le droit commun.* »

C'était là un grand et fier langage. Il ne s'applique pas seulement aux missions, mais tout aussi bien à tous les pays où l'Eglise a pénétré et où elle vit. Si la franc-maçonnerie, en France, nous a ravi certains privilèges que la reconnaissance de nos ancêtres avait concédés au clergé, ce ne sont pas ces privilèges que nous pleurons. Mais nous réclamons « la liberté, la sécurité et le droit commun, » et ce n'est que par la plus odieuse violation de la justice politique que l'on nous refuse ce dernier point, au moins en matière scolaire et en matière d'association.

Mais pour rester ici dans le domaine missionnaire, nous ferons remarquer combien l'action catholique diffère de l'action coloniale. Cette dernière, même si elle se glorifie d'apporter aux indigènes *la Civilisation,* — avec un C majuscule, — se fait payer immédiatement et au préalable par ceux qu'elle prétend améliorer, en leur prenant leur indépendance politique. Nous ne jugeons pas le fait ; nous ne disons pas qu'on puisse faire autrement ; nous constatons simplement. La colonisation n'est jamais désintéressée. — En outre, la Civilisation qu'elle apporte n'est trop souvent qu'un leurre Comme nous le disions plus haut, les nations européennes, corrompues elles-mêmes par le matérialisme de l'âge industriel, n'ont trop souvent donné aux indigènes que le spectacle et la contagion de leurs vices, et cela dès la conquête espagnole du XV^e^ et du XVI^e^ siècle. Les prédicateurs de l'Evangile ne demandent rien aux indigènes ; bien mieux, ils les secourent dans leurs infortunes, et surtout ils s'efforcent de changer leurs croyances enfantines et leurs mœurs grossières, en un mot de leur enseigner la voie du salut, qui est aussi, dès cette terre, la voie unique de la vraie civilisation humaine.

Pour mieux dégager l'action missionnaire de toute suspicion de nationalisme, Pie XI, dès le début de son pontificat, transférait à Rome le siège central de la Propagation de la Foi. Sur ce point, Mgr Lavarenne donne quelques éclaircissements qu'il est bon de se rappeler toujours :

« Le transfert de la Propagation de la Foi à Rome avait été décidé et préparé par Benoît XV, et Pie XI ne fit qu'achever sur ce point l'œuvre de son prédécesseur. On sait maintenant que ce furent surtout les évêques des Etats-Unis qui insistèrent auprès de la Propagande pour que les Conseils français, et notamment celui de Lyon, fussent dessaisis de leur tâche séculaire de répartition des aumônes recueillies dans tout le monde catholique. Le cardinal O'Connel, archevêque de Boston, a raconté lui-même et expliqué son intervention, dans un chapitre de son beau livre, *Souvenirs de soixante-dix ans*. Une plume autorisée dira peut être un jour ce qu'il y a d'incomplet ou d'injuste dans les appréciations du vénérable cardinal sur le rôle des Conseils français. Ce que l'on peut dire à coup sûr, c'est que le Conseil de Lyon avait toujours pris un soin scrupuleux de ne s'inspirer dans sa tâche d'aucune préférence nationale, et qu'il avait mis souvent une sorte de coquetterie à se montrer généreux envers les missionnaires qui n'étaient pas français. On peut regretter toutefois que les membres de ce Conseil, à mesure que l'Œuvre s'étendait sur tous les pays d'Europe, n'aient pas cru devoir appeler à leurs séances de répartition, des représentants des pays d'où venaient d'importantes aumônes. On peut regretter surtout que, pour les besoins de notre politique religieuse intérieure, nous ayons parfois trop insisté sur les services rendus par les missionnaires de la France et sur le caractère national d'une Œuvre qui était devenue et qui devait être essentiellement supra nationale. Il convient de dire aussi qu'il pouvait être fâcheux que des chefs de missions, Vicaires ou Préfets apostoliques, fussent obligés de fournir des rapports détaillés sur l'état de leurs Missions, à un Conseil de laïcs, éminents sans doute par la piété et par le zèle, mais qui n'étaient pas absolument qualifiés pour exercer cette sorte de contrôle. C'était là un inconvénient qu'avait aperçu dès l'origine la fondatrice de la Propagation de la Foi, Pauline-Marie Jaricot, et c'est par cette raison qu'elle avait prévu le jour où ce serait Rome, c'est-à-dire le Pape, qui distribuerait les aumônes offertes par tous les fidèles, et où le budget de l'œuvre deviendrait, à proprement parler, le budget missionnaire de l'Eglise [1]. »

Ce fut le *motu proprio « Romanorum Pontificum, »* du 3 mai 1922, qui opéra la transformation réclamée par les évêques américains. En vertu de ce décret, le Conseil suprême de la Propagation de la Foi siège désormais à Rome. Son président est le secrétaire de la S. C. de la Propagande. Le vice-président doit toujours être un Français, en souvenir de l'origine de l'Œuvre. Chaque nation participant à l'Œuvre doit avoir chez elle un ou plusieurs présidents. Ceux-ci sont membres du Conseil supérieur à Rome et doivent y être convoqués une fois par an [2].

C'est dans le même esprit que le pape réorganisa en 1929 *(Motu proprio « Decessor noster, »* du 24 juin) l'Œuvre de St Pierre Apôtre, la relia étroitement à celle de la Propagation de la Foi, tout

[1] Nous avons tenu à citer cette page en entier, pour répondre aux pensées qui ont pu venir à quelques Français, qu'une vue trop limitée de la question a pu pousser à regretter le transfert dont nous parlons ici.

[2] La décision du Pape servit aux hommes de gauche à accuser la papauté de mauvaise volonté envers la France. Les catholiques la comprirent mieux. Les recettes, après un léger fléchissement chez nous, ont repris leur ascension. Ajoutons que « les missionnaires français ont toujours reçu leur part équitable des aumônes. » Mieux que cela : comme les missionnaires français sont proportionnellement plus nombreux que ceux des autres pays, il s'ensuit qu'ils reçoivent, au total, plus que la France ne donne pour la Propagation de la Foi. C'est ainsi qu'en 1933, — la dernière répar-

en lui laissant sa physionomie distincte, et en fixa le siège central à Rome, bien qu'elle fût née à Caen, en 1887.

Enfin le pape encouragea puissamment l'Œuvre de l'Union missionnaire du Clergé, dont l'Encyclique *Rerum Ecclesiæ* expose ainsi le but et les moyens d'action :

« Tous les prêtres qui en font partie ont pour but d'implorer, surtout durant la messe, le don de la foi pour l'innombrable multitude des païens, et de pousser les autres à cette prière ;... de prêcher devant le peuple sur l'apostolat chez les infidèles ou de provoquer de temps en temps des réunions régulières où l'on traite utilement ce sujet en commun ; de répandre des brochures de propagande ; lorsqu'ils découvrent des vocations missionnaires, de leur faciliter les moyens de se former et de s'instruire ; de favoriser de toute manière, dans les limites de leur diocèse, l'Œuvre de la Propagation de la Foi, et ses deux Œuvres subsidiaires (St-Pierre Apôtre et la Ste-Enfance). »

Nous arrivons en dernier lieu au développement, sous Pie XI, des clergés indigènes. C'est là surtout que son action a été féconde et a ouvert une voie très importante pour l'avenir des Missions. On comprend aisément, du reste, que le meilleur moyen de soustraire l'apostolat catholique à l'intrusion illégitime du nationalisme égoïste, c'est de multiplier les clergés indigènes. On n'accusera pas l'Eglise de vouloir empiéter sur l'indépendance des indigènes, si on a soin de confier les intérêts ultérieurs de l'Evangile aux indigènes eux-mêmes. Dans toute l'histoire de l'Eglise, c'est ainsi que l'on a fait et c'est ainsi que nous devons continuer à faire. Les chiffres, ici, sont éloquents :

« Il y a environ, aujourd'hui, 16.000 prêtres en pays de Missions, soit, en chiffres ronds, 10.000 missionnaires et 6.000 prêtres indigènes. Ils ont autour d'eux déjà 15 millions de chrétiens et 2 millions de catéchumènes, plus de mille fidèles pour chaque prêtre. Or, en France, 40.000 prêtres suffisent à peine aux besoins de 40 millions d'âmes, dont plus de la moitié sont pratiquement païennes, Au contraire, les chrétiens des pays de missions sont généralement pratiquants et souvent fort dispersés. Il s'ensuit que dans beaucoup de régions, les missionnaires, accablés par le succès même, n'ont plus la possibilité d'attaquer la masse païenne et ne sont plus que des curés de paroisses souvent immenses, occupés presque exclusivement de leurs ouailles. »

Où est le remède à cet état de choses ? Il est clair qu'il arrive un temps où l'on ne peut plus espérer trouver dans les vieux pays chrétiens assez de prêtres ponr entretenir ces paroisses qui se multiplient ainsi, et en même temps pour progresser dans le monde païen. Il faut donc, comme l'Eglise l'a toujours fait dans le passé, créer des clergés indigènes, surtout pour le service des paroisses et diocèses déjà constitués solidement. L'Institut des Missions Etrangères de Paris, dès sa fondation en 1667, avait si bien compris la chose qu'il avait inscrit la pensée de la formation d'un clergé indigène dans ses statuts. Plus tard, il s'est trouvé par contre des missionnaires trop prudents, qui ont douté des aptitudes de certaines races inférieures au sacerdoce catholique. N'exagérons rien cependant. « On sait que le vénérable Mgr de Guébriant, supérieur des Missions Etrangères de Paris, crut devoir un jour protester contre ces reproches (adressés aux missionnaires, pour avoir négligé la formation des clergés indigènes). » C'est le même prélat qui écrivait, appuyé sur une longue expérience, cette phrase décisive : « La question du clergé indigène est une question de vie ou de mort, pour les Missions. »

Léon XIII avait aperçu l'importance du problème. Il avait fondé le Grand Séminaire de Kandy, pour la formation du clergé des Indes. Dans sa lettre apostolique *Ad extremos,* du 24 juin 1894, il avait énuméré les arguments qui militaient en faveur de la formation du clergé indigène, arguments que devaient développer après lui Benoît XV et Pie XI.

Rappelons ici les passages essentiels de l'Encyclique *Rerum Ecclesiæ,* consacrée par Pie XI à ce vaste problème :

« Nous attirons votre pensée, disait-il aux Vicaires et Préfets apostoliques, sur l'importance qu'il y a de faire entrer des indigènes dans le clergé ; si vous n'y apportez tous vos soins, non seulement Nous estimons que votre apostolat sera incomplet, mais l'établissement et l'organisation de l'Eglise en subiront, dans ces régions, de longs retards...

On n'a peut-être jamais assez réfléchi à la manière dont l'Evangile commença d'être propagé, et l'Eglise de Dieu d'être constituée dans tout l'univers... les premiers monuments de la littérature chrétienne montrent ce fait : le clergé placé par les apôtres à la tête d'une nouvelle communauté de fidèles n'était pas importé de l'extérieur, mais élu parmi les habitants de la région.

A quoi tendent les Missions, si ce n'est à établir de façon stable et régulière l'Eglise du Christ, dans ces contrées immenses ? Et en quoi consistera-t-elle aujourd'hui chez les païens, si ce n'est dans tous les éléments qui la constituaient autrefois chez nous ? C'est dans le clergé et le peuple propres à chaque région, dans ses religieux des deux sexes. Pourquoi le clergé indigène serait-il empêché de cultiver son champ, celui de ses Pères, c'est-à-dire de gouverner son propre peuple ? »

Puis mettant hardiment le doigt sur la plaie, le pape poursuivait :

« Supposons que la guerre, ou d'autres événements politiques, substituent, dans un territoire de Missions, un régime à un autre et que l'on demande ou décide le départ des missionnaires étrangers de telle ou telle nation ; supposons même, chose plus rare, que les indigènes, arrivés à un degré supérieur de civilisation, et atteignant une certaine maturité politique, veuillent, pour obtenir leur indépendance, éloigner de leur territoire fonctionnaires, troupes et missionnaires de la métropole et qu'ils ne puissent l'obtenir autrement que par la force, quelle calamité. Nous vous le demandons, menacerait alors l'Eglise pour

tition officiellement connue, — la France avait versé 9.300.000 francs, tandis que les Missions reçurent 13.168.054 francs, dont 5.096.419 pour les colonies françaises.